

der, comme d'un jour à l'autre, dans son esprit, l'ombre à la lumière. « Mes doctrines n'étaient pas claires », dit-il plus tard, parlant de ce temps où il se cherchait. Ses résolutions de conduite éprouvaient les mêmes fluctuations. Tantôt la Pologne l'attire, tantôt New-York, dont l'archevêque lui offre un poste de grand-vicaire, tantôt l'ordre des Jésuites, tantôt la vision d'un Port-Royal catholique. Les divinations de la sensibilité ne lui venant que peu en aide, son sens admiratif, ce privilège de la jeunesse, surtout de la jeunesse de ce temps-là, joua plus d'un mauvais tour à sa candeur. Ce ne fut pas seulement par Lamennais, le plus grand de tous ceux vers lesquels il s'inclina, que Lacordaire connut l'amertume de la déception après l'ivresse de l'enthousiasme.

Sa pensée enfin se dégagea d'autant plus nettement que l'indépendance de l'esprit, le désintéressement de soi-même, une incomparable loyauté de cœur, l'aidaient à mieux discerner la vérité dans la mêlée des idées et le poussaient à la dire, en dépit des critiques et des malveillances qu'il prévoyait. « L'ordre de foi posé, la liberté de conception reste entière », écrit-il, à cette époque où l'antique *in dubiis libertas* était encore franchement appliqué par tous les écrivains catholiques, et il se lançait en avant avec une hardiesse qui n'était pas sans rappeler ces complexions mystérieuses qu'attirent les précipices et les tempêtes.

Travailler à la réconciliation de l'Église avec la société pensante était sa grande soif. Elle lui inspira les vues directrices de son apostolat, ce qu'on a appelé son rationalisme et son libéralisme. Mais il faut s'entendre sur ces mots qui ont suscité contre lui tant de dénigrement injustes.

Il estimait qu'un ministère adressé à l'élite sociale ne devait plus se contenter d'enseigner d'autorité la doctrine